

La Chine en 2024.

En cette année du dragon – le meilleur des douze animaux du calendrier chinois qui d'ailleurs, chacun à sa façon, sont tous bons – la Chine Populaire a 75 ans. Un âge que n'a pas atteint l'ex Union Soviétique.

75 ans, et à la seconde place de l'économie mondiale, visant ouvertement la première, par une politique extérieure très active («les nouvelles routes de la soie») et un très gros investissement dans les technologies de pointe pour devenir non pas l'atelier du monde mais son laboratoire. Aux Etats-Unis, les hommes politiques de tout bord ont identifié l'adversaire principal. Le conflit se focalise sur l'île de Taïwan que Pékin considère comme une province chinoise et dont le président Biden a déclaré que son attaque provoquerait une réaction militaire américaine.

Ukraine, Moyen Orient, Afrique, menace en Extrême Orient, ce XXI^e siècle ne commence pas dans la douceur, la mondialisation est beaucoup moins heureuse qu'escomptée.

Revenons à la Chine. Le pays qui en 1949, à Pékin, place Tian an men, se proclame «debout» par la voix de son leader charismatique, le président Mao, est un pays immense, mais très pauvre, par certains aspects moyenâgeux, il sort de décennies de guerres civiles et de guerre tout court. Les japonais qui ont attaqué la jeune république chinoise dès 1931 n'ont pas fait de cadeaux à la population, ils ont pourtant laissé au nord est, en Mandchourie, une infrastructure industrielle que la nouvelle Chine s'emploiera à réactiver. Mais elle compte avant tout sur l'aide du «grand frère soviétique», lequel a le visage de Staline. Le chef suprême du camp socialiste dont l'armée a laminé l'armée allemande et pris Berlin a été quelque peu surpris de la victoire des communistes chinois qu'il n'avait pas en grande estime; et il s'entendait assez bien avec le gouvernement précédent dit nationaliste, de fait une dictature passablement corrompue. C'est dans la résistance anti-japonaise que le parti communiste a peaufiné son organisation militaire, approfondi son implantation populaire et capté l'élan patriotique à la fois des masses rurales, du prolétariat urbain et des intellectuels. Mao l'a reconnu : la Seconde guerre mondiale a accéléré l'accession du parti au pouvoir. Comme les bolchéviks en Russie avaient su profiter de la Première guerre mondiale.

Ces communistes chinois qui s'emparent du pouvoir se réclament du marxisme-léninisme. En 1975, lors de mon premier séjour en Chine, j'ai aperçu place Tian an men quatre portraits géants : Marx, Engels, Lénine et Staline, regardant celui encore plus grand de Mao au fronton de la Cité interdite. Dès sa fondation le nouveau régime a noué une étroite alliance avec l'URSS qui envoie des milliers de techniciens pour moderniser le pays et d'abord le doter d'une industrie. Tous les intellectuels chinois se mettent au russe. C'est sur le modèle soviétique que va être reconstruit l'État chinois, mais adapté à la spécificité de cette société asiatique. Une des premières lois est pour faire exploser la famille étendue traditionnelle et ses vieilles règles dites féodales, soumission des femmes et des cadets, mariages arrangés, etc...La famille de

base devient une famille nucléaire : parents, enfants, grands parents sous le même toit. Le nouvel État chinois se construit à partir du Parti, dans un quadrillage complet de la société à la ville comme à la campagne. Il rétablit l'ordre, très vite, répondant à une demande sociale générale. Mais c'est un ordre de type totalitaire, sous le regard du parti. Mao avait prévenu : « la révolution n'est pas un dîner de gala ». Les propriétaires fonciers et les capitalistes chinois l'éprouvent tout de suite, bienheureux s'ils sauvent leur peau. Des familles sont étiquetées comme dangereuses, contre-révolutionnaires. Les plus riches ont déjà fui à Taïwan ou à Hongkong, colonie anglaise, ou dans le sud est asiatique. Avec ceux qui restent le parti agit d'ailleurs avec discernement : il enquête sur leur comportement passé et ceux qui ont fait preuve de patriotisme et de compétence conservent souvent la direction de leur entreprise.

D'emblée ce parti se montre à la fois, en même temps, impitoyable et réaliste. Jusqu'à son sommet, d'où tout part, deux lignes coexistent : la première idéologique, proclamée, tranchante est celle du leader inspiré dit Grand Timonier : faire la révolution pour créer un homme nouveau, écrire une nouvelle page de l'Histoire humaine; son volontarisme la porte à toujours se radicaliser. L'autre ligne est plus pragmatique et prudente, elle veut avant tout sortir le peuple chinois de sa misère, de son arriération, sans trop se payer de mots. Un des plus efficaces représentants de ce second courant s'appelle Deng Xiaoping, tout jeune il a séjourné en France pour sa propre formation, étudiant-ouvrier il a bossé chez Renault, chez Michelin où il a été catalogué agitateur, mauvais esprit. De retour en Chine il est devenu un des principaux stratèges militaires du parti. Ce n'est pas un doux, mais c'est un réaliste, à la chinoise, il sait que la victoire s'obtient de biais et non de face. Qui ne combat que de face s'expose et s'épuise.

Mao est le fondateur du régime, sa victoire tient de l'épopée, son aura est immense. Jusqu'à sa mort en 1976 il domine la vie politique, même lorsqu'il fait des erreurs économiques gigantesques, comme la catastrophe du Grand Bond en avant (1958-1961) et surtout, à partir de 1966, la Révolution culturelle qui fait régresser l'économie chinoise. A la mort de Mao le PIB de la Chine est la moitié de celui de la France. Giscard déclare qu'un « phare » de la pensée mondiale vient de s'éteindre, opinion partagée par bien des intellectuels français distingués classés à l'extrême gauche tout en vivant dans l'agréable quartier du Jardin du Luxembourg.

Dans les jours qui suivent la mort du grand leader il se passe en Chine ce qui s'était passé en URSS à la mort de Staline : le petit groupe de ses partisans, dont sa veuve, est arrêté ; on les appelle la bande des quatre. Mais différence essentielle : eux seuls porteront le chapeau de tous les crimes et échecs du régime. Pas de dé-maoïsation : c'est Deng, revenu au pouvoir qui l'a décidé. Pourtant son fils reste handicapé à vie, ayant été défenestré par des gardes rouges. Deng, c'est la continuité de l'Etat-Parti : Mao a marqué l'essai, lui va entreprendre de le transformer. Au début des années 80 il annonce : il faudra 40 ans à la Chine pour retrouver son rang, se mettre au niveau des USA où il fait son premier voyage à l'étranger. Beau succès médiatique : il met les journalistes américains dans sa poche. Désormais maître du jeu politique (il le sera

jusqu'à sa mort en 1997) il engage un grand processus de modernisation économique soigneusement contrôlé par le parti. « Quand on traverse à gué une rivière, dit-il, il faut tâter chaque pierre. » Le pouvoir procède au départ par expérimentations locales, dans des zones dites spéciales, ensuite ce qui marche, on l'étend. Cela pour la production industrielle. Pour l'agriculture, tout de suite Deng a rassuré les paysans, le pouvoir leur concède la terre, ils doivent s'acquitter d'une certaine quantité produite pour l'État, à son prix, mais tout le surplus leur revient : marché libre. La production agricole bondit immédiatement, et une fraction de l'immense main d'oeuvre rurale devient disponible, à laquelle il est maintenant permis de circuler. Car à l'époque maoïste la société était immobilisée, gelée, on ne bougeait pas, sauf quand le Maître suprême appelait les jeunes à aller mettre le bordel dans les villes dont il n'aimait pas les dirigeants, pour les gardes rouges les trains étaient gratuits. La société chinoise ne veut plus de ce genre de désordre, qui est en contradiction complète avec sa vieille culture confucéenne rituelle et aspirant à l'harmonie. Deng le sait, il déclare que la lutte des classes est terminée ainsi que les étiquettes familiales infamantes, et autorise pour tous un objectif de « petite prospérité ». Il n'y a rien de contre-révolutionnaire à vouloir acquérir une certaine aisance.

Mais le gros morceau, c'est l'industrie, construire un appareil industriel. Pour cela il faut des capitaux, des compétences, et de la recherche, secteur où la Chine en s'isolant s'est laissée largement distancer. Tout de suite Deng a réhabilité et reconstruit l'université chinoise que Mao n'avait cessé d'attaquer, persécutant les intellectuels. Il est maintenant permis aux universitaires d'aller se former ou recycler en Occident, Amérique du nord et Europe, ces derniers ne demandent que ça, on les voit notamment arriver en France, discrets et bûcheurs. Toute la Chine s'est mise à l'anglais. Pour les capitaux Deng s'adresse à ceux qui en ont, d'abord aux capitalistes chinois, dans le sud-est asiatique, et puis aux capitalistes tout court, américains, européens, japonais. Il propose un grand deal : venez faire des affaires chez nous. Ici, main d'oeuvre illimitée, jeune, rapide, sachant lire, obéissante, peu coûteuse. Pas de grèves. Et il abat son atout maître : il s'agit à l'horizon de constituer une vaste classe moyenne consommatrice. Difficile pour un constructeur automobile ou un industriel du luxe de résister à pareille tentation. Les chinois ne posent qu'une condition : que les techniques de production soient entièrement partagées, en complète transparence, aucune rétention d'informations. Côté occidental, on se dit : pas grave, on aura toujours au moins un coup d'avance par rapport à ces copieurs de Chinois. Le même raisonnement que trente ans avant à l'égard des Japonais.

Dans les années 2000, les successeurs de Deng poursuivent sa politique, et en Occident on va s'apercevoir progressivement qu'on s'est trompé, à la fois sur le plan politique – la nouvelle Chine ne se libéralise pas du tout – et sur le plan économique – elle s'est dotée en silence d'un énorme appareil industriel d'exportation et de plus en plus concurrentiel et agressif jusque dans les secteurs de pointe. Ici, dans la ville du pneu, je constate que les pneus chinois sont les moins chers. Autre exemple : à présent plus de 40000 kilomètres de TGV chinois, davantage que le reste du monde. On avait sous-évalué les capacités intellectuelles des Chinois. Pourtant au cours de leur histoire plurimillénaire que n'avaient-ils pas inventé...

La troisième étape du régime me semble commencer en 2013 avec le président Xi Jinping qui jette bientôt le masque – rompant avec l'époque Deng où le régime faisait encore plus ou moins profil bas. Il conteste ouvertement l'ordre du monde que l'Occident conduit par les USA a défini et imposé au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Il est l'élément le plus puissant et dynamique d'un groupe de pays dits émergents, dont le «sud global», le Tiers-monde de naguère, se sent et se déclare solidaire. La Chine est devenue le premier partenaire économique de l'Afrique.

Ce régime qui a 75 ans, l'Occident en a dès le début mal compris l'évolution. Certes c'est un système politique opaque, tout se joue au sommet de l'appareil. Il n'y a pas eu de Boris Souvarine chinois, le compagnon de Trotsky qui dès les années 30 dit tout de son fonctionnement. Il n'y a pas eu de Soljenitsyne chinois. C'est un franco-chinois, Jean Pasqualini, qui en 1973 décrit le goulag chinois, d'ailleurs en le distinguant bien de son modèle soviétique. Dans les années 80 la société chinoise s'active, bouge, se lance dans le commerce – les Chinois adorent ça – va à l'étranger, reçoit des étrangers, un air nouveau circule, un cinéma, une littérature non idéologiques apparaissent, surprenant agréablement, quelque chose comme une libéralisation se dessine, et au printemps 1989 – date doublement symbolique, bicentenaire de 1789 et anniversaire du printemps 1919, où les étudiants de Pékin avaient violemment protesté contre la décision du traité de Versailles d'attribuer au Japon les concessions allemandes – une foule de jeunes occupe la place Tian an men, réclamant la démocratie. Ils érigent une statue de la déesse de la liberté juste en face du portrait géant de Mao, comme un pied de nez. Et cela se passe à un moment bien choisi, lors de la visite de Gorbatchev qui en gros vient s'excuser, reconnaître les erreurs passées de la politique extérieure soviétique. Impossible pour Deng de le recevoir en grande pompe, sur la fameuse place centrale qui se déploie entre la Cité interdite et le mausolée de Mao. Perdre la face, en Chine on a horreur de ça. Mais surtout, pour Deng, voir toute une stratégie politique à très long terme remise en question par des gamins bavards. Il a fait la Longue marche. Sa vie se confond avec la révolution chinoise. Il observe la situation quelques semaines, puis change de premier ministre et fait régler le problème en une nuit par l'armée. Plusieurs milliers de morts. Le Grand bond en avant et la Révolution culturelle avaient fait des dizaines de millions de victimes. Après ce «printemps de Pékin» sanglant, chirurgical, la Chine est dans le creux de la vague à l'internationale. Deng attend un peu puis relance en plus fort la politique économique d'ouverture, à laquelle l'Occident ne tarde pas à répondre massivement. Commencent les années de croissance économique à deux chiffres, des centaines de millions de chinois vont sortir de la pauvreté, aucun pays au monde ne produit autant de capitalistes milliardaires. A Pékin on appelle cela «le socialisme à caractéristiques chinoises». La formule fait sourire en Occident.

Pas longtemps : au bout du système Deng apparaît en 2013 l'empereur rouge : Xi Jinping. Empereur, il a mis fin à la limite des deux mandats, dix ans de pouvoir (voulu par Deng). Il a renforcé son contrôle du parti et de l'armée (purges et arrestations massives), intimidé les nombreux capitalistes chinois («disparitions» des

récalcitrants) ainsi que les habitants de Hongkong qui ont perdu leur statut protégé. Ne parlons pas du sort du peuple Ouïgour, soupçonné de séparatisme. Lors de la pandémie de covid, ce pouvoir a donné la mesure de sa puissance de coercition. Cet homme est lui-même un fils de prince rouge, c'est-à-dire de dirigeant, mais son père a été déboulonné pendant la Révolution culturelle, enfant il a été brimé à l'école, adolescent envoyé à la campagne, il s'est battu pour survivre. A la mort de Mao il peut entreprendre des études et intégrer le parti, dont il va remonter patiemment la hiérarchie. Son nom de famille – Xi – est un terme chinois dont usait souvent Confucius. Il signifiait et signifie encore : apprendre, mais par la pratique, par l'exercice, pas verbalement. Comme dans la formule de Valéry : «Tu ne m'apprends rien si tu ne m'apprends à faire quelque chose». Ce n'est pas le genre d'homme à être impressionné par un énarque.

Si on met en perspective ces 75 ans de socialisme chinois, la politique intérieure apparaît comme agitée, conflictuelle, riche en ruptures et rebondissements, à partir du clivage entre idéologues et pragmatiques – une politique presque toujours mal comprise en Occident. En revanche sa politique extérieure est d'une grande constance : une affirmation de souveraineté nationale non négociable, et qui s'est affirmée successivement et victorieusement contre les deux superpuissances issues de la Seconde Guerre mondiale, USA puis URSS. Affirmation non en paroles mais en actes : guerre de Corée en 1950. Rupture avec l'URSS en 1958 et tension à la frontière commune jusqu'à la fin des années 70. En 1977 je travaillais à Pékin avec une équipe d'enseignants qui m'affirmaient, reprenant le discours officiel, que la guerre avec l'URSS, les «révisionnistes», était inévitable, avec pour argument : ils ont massé deux millions de soldats à notre frontière. Que ce régime soit porté et soudé par un absolu patriotique, nourri et avivé par un siècle d'humiliation politique, depuis les guerres de l'opium, le premier dirigeant occidental à l'avoir compris me paraît être De Gaulle, d'où son coup d'éclat de 1964 : reconnaissance diplomatique de la Chine populaire. Décision qui met en fureur Washington, et inquiète les alliés européens.

Jetons pour finir, comme disait Valéry il y a un siècle, un regard sur le monde actuel. Il est de plus en plus connecté, à partir des activités et échanges économiques. Pour user d'un concept de F. Jullien l'uniforme y progresse sans cesse, des vêtements qu'on porte aux prothèses électroniques dont on ne se sépare plus. Alors que l'universel y est vivement contesté, et même récusé comme instrument de domination idéologique – Christian Godin l'a souligné dans un exposé récent. Or l'universel est la marque de la connaissance vraie, par opposition à l'opinion qui est singulière ou particulière. Le monde actuel devient donc un monde sans vérité partagée. Comment vivre dans un tel monde ? Troisième concept avancé par Jullien : le commun. Qu'est-ce qui est commun dans un monde où se multiplient les communautés dont l'identité se définit par la religion, la race, le genre ou les pratiques sexuelles? Quand une communauté se ferme sur elle-même apparaît le communautarisme avec sa logique victimaire dont la violence intrinsèque n'est pas mimétique (le schéma de Girard) mais préventive : nous haïssons parce que nous sommes haïs, étant menacés, nous prenons les devants. Cependant que progresse, de manière de moins en moins

récusable, un désordre environnemental global, notamment climatique, ignorant les frontières et qui menace de déstabiliser les grands équilibres collectifs.

On voit mal aujourd'hui quel ordre international se dessine à partir de la confrontation de plus en plus tendue entre deux superpuissances majeures : une démocratie libérale, centrée sur l'individu, mais dont la cohésion interne semble profondément atteinte, une démocratie fracturée et un empire-bloc où le pouvoir semble n'avoir d'autre boussole que d'augmenter la puissance nationale qui est déjà considérable. Entre ces deux géants qui se regardent de travers, nous, Européens, sommes des petits bourgeois attachés à nos conquêtes sociales, économiques et politiques, inquiets de leur conservation et anxieux devant une situation écologique de plus en plus menaçante. Nous constatons que notre régime politique, la démocratie parlementaire, reste minoritaire à l'échelle du monde et, chose au moins aussi grave, qu'une partie importante de notre opinion la tient pour incapable d'affronter les problèmes collectifs. D'où ce qu'on appelle le populisme et la tentation «illibérale». On a beau panthéoniser Manouchian, demain Robert Badinter, figures en effet admirables d'héroïsme et de justice, l'une comme l'autre aux racines familiales non françaises, les fractures de la société sont patentes, ainsi que les problèmes d'intégration de larges couches de populations d'origine non européenne.

Pour conclure je vais relativiser la mise en perspective esquissée dans cet exposé. Elle procède d'un regard politique sur la nouvelle Chine, se focalisant sur l'État observé de l'extérieur, dans ce qu'il fait. En résumé, c'est un État qui, disposant désormais de moyens techniques ultramodernes, nous semble à l'intérieur totalitaire et à l'extérieur hégémonique – dans la vieille tradition chinoise du contrôle à distance, à présent grâce à la stratégie de la dette. Nous sommes portés à croire que la Chine deuxième économie mondiale depuis 2010, avec ses immenses ressources humaines, occupera la première place au cours du siècle, probablement avant d'être centenaire en 2049.

C'est là une approche politique du destin de la Chine qui répond de notre part à une préoccupation bien compréhensible : comment se situer par rapport à un État-géant dont les principes et valeurs diffèrent manifestement des nôtres? Un exemple : Pékin a décrété que la mer de Chine et ce qu'elle contient lui appartient, alors qu'il y a d'autres États qui partagent cette mer, du Japon aux Philippines. Le gouvernement chinois réclame tout arbitrage international. Sa position est celle des empereurs de la dynastie Qing.

Les sinologues – les spécialistes de cette civilisation – ou du moins certains d'entre eux – car cette discipline connaît en interne de vives polémiques - nous rappellent qu'en Chine comme ailleurs il faut distinguer l'État et la société, et que cette dernière, depuis 75 ans, s'est transformée de fond en comble, a comme parcouru plusieurs siècles. Elle est désormais majoritairement urbaine.

Les grands sinologues du XX^e siècle, comme Marcel Granet ou plus récemment Jacques Gernet et Léon Vandermeersch avaient expliqué avec quels cadres mentaux,

très différents des nôtres, les Chinois étaient entrés bon gré mal gré dans la modernité. Notamment que le triple substrat idéologique du confucianisme, taoïsme et bouddhisme se composait dans leur esprit au lieu de s'exclure, et que notre distinction philosophie/ religion s'ajustait mal à cette culture. Les Chinois étaient-ils traditionnellement athées, incroyants ? Non, puisque le culte des morts les avait toujours préoccupés avec la crainte récurrente des âmes errantes. Dans la vieille Chine la vie religieuse partait de la famille étendue, de la lignée des ancêtres, mais sans clergé, car l'officiant principal était le chef de famille, mais ce dernier faisait souvent appel à des spécialistes du dialogue avec l'invisible, taoïstes et (ou) bouddhistes.

Sur ce vieux terrain de croyances et de cultes est passé le maoïsme, négateur, destructeur, iconoclaste. Avec un raisonnement marxiste : rien que des superstitions, de l'opium pour le peuple. Dans les années 80 Deng met fin à cette répression tous azimuts. Paysans et commerçants qui ont retrouvé le droit de gagner de l'argent peuvent de nouveau offrir des sacrifices aux ancêtres. Des temples et monastères bouddhistes et taoïstes reprennent du service, mais sous le regard attentif de l'État-parti. Un courant sinologique très actif effectue alors un travail de terrain ethnographique sur ce retour du religieux en Chine populaire. Retour qui bénéficie aussi aux religions d'origine étrangère, catholicisme et protestantisme. Parmi les principaux sinologues ethnographes, Kristofer Schipper, récemment décédé, et son disciple Patrice Fava. Ce dernier, 50 ans de Chine au compteur, marié à une chinoise, a sillonné le pays, les campagnes surtout, et a mis au jour un immense matériau culturel rattaché au taoïsme. Il vient de publier ses mémoires intitulées *Un taoïste n'a pas d'ombre*, plus de 500 pages pleines d'intérêt pour qui connaît le monde chinois. Il est convaincu que ce monde est indéracinablement taoïste. La grande rencontre de Fava dans sa jeunesse a été celle d'André Breton et sa référence actuelle en anthropologie est Philippe Descola.

Il semble ainsi que la société chinoise actuelle, hyperconnectée, innovante (la voiture électrique) n'en ait pas du tout fini avec la religion. Mais laquelle dans toutes ses manifestations, d'origine chinoise ou non, est surveillée de très près par le pouvoir. D'autre part, toujours dans les années 80, s'était amorcé un travail proprement sociologique, attentif aux transformations du corps social et à sa nouvelle stratification. Le nom français principal est Jean-Louis Rocca et sa très intéressante *Sociologie de la Chine* (2010), qui examine la dynamique sociale de la Chine post maoïste, travail effectué en coopération avec une nouvelle génération de sociologues chinois à qui le prof de sciences-po a fait découvrir Weber, Elias et Bourdieu. Dans la première décennie du XX^e siècle Rocca soulignait la très grande disparité du corps social – à un bout, un prolétariat migrant dépourvu de protection sociale, à l'autre les branchés cosmopolites de Shanghai – et au milieu des prémices de «société civile» dans une classe moyenne en extension. Mais ce travail sociologique s'effectuait lui aussi avec l'autorisation du pouvoir politique qui depuis lors s'est raidi. Cette coopération a pris fin.

Bref, l'immense société chinoise du 21^e siècle demeure mal connue, malgré l'abondance de livres et d'articles sur ce pays. Les témoins dignes d'intérêt sont rares.

A P. Baja et J.L. Rocca, j'ajouterais Claude Martin, lui aussi 50 ans de Chine au compteur, mais aux Affaires étrangères. Il a fait partie, comme appelé coopérant, de la première tournée diplomatique qui suit la reconnaissance en 1964, plus tard il se retrouvera ambassadeur à Pékin. Témoignage de première main, notamment sur le personnel politique français qu'il a côtoyé en Chine : Malraux, Peyrefitte, Giscard, Mitterrand, Rocard, Dumas, Strauss-Kahn, Sarkozy. Martin a fait toute sa carrière au quai d'Orsay, il annonce tout de suite la couleur : il est gaulliste, par la suite chiraquien. Avec lui on en apprend de belles : Malraux en Chine est ridicule d'ignorance, on soupçonnait qu'il avait écrit *La condition humaine* sans être allé à Shanghai, à partir de récits entendus en Indochine, aussi le roman qui lui vaut la gloire littéraire en 1933 n'a pas grand-chose à voir avec ce qui s'est passé réellement en 1925 dans le grand port chinois. Quant aux best-sellers de Peyrefitte ils ont été préparés par un sinologue rémunéré de l'ambassade, le ministre normalien a brodé dessus. C. Martin est un curieux, un fouineur, un amateur de chinoïseries, et de chinoises, il n'en fait pas mystère, il est ami des artistes, des écrivains et cinéastes, de la belle actrice Gong Li. Lui aussi a épousé une Chinoise. La nuit de juin 1989 quand les blindés encerclent la place Tian an Men, il la passe à vélo dans les rues de Pékin où s'enfuient les manifestants. Par ses fonctions il a approché directement les nouveaux dirigeants chinois. Sa réception comme ambassadeur de France par un maréchal vétéran de l'armée chinoise est un morceau d'anthologie.

C. Martin a fréquenté les hautes sphères de l'État chinois, ainsi que ses artistes, tout en étant curieux de son petit peuple, il a sillonné le pays, en voyageur solitaire, il rapporte des tas de conversations, dans la rue, dans le train, en pleine campagne. C'est un témoignage particulièrement informatif. Titre : *La diplomatie n'est pas un dîner de gala*, 2018. Plus de neuf cents pages. Un récit, au plus près des individus croisés. Du concret. Il en faut.

De l'abstrait aussi, et la Chine peut en fournir. A un pôle de la sinologie française il y a Fava complètement immergé dans les rituels taoïstes, qui y participe, y prend manifestement son pied et à l'autre pôle il y a Jullien, «sinologue dissident» qui de Paris rive gauche fait un «usage philosophique» de la Chine. Deux aventures intellectuelles qui s'ignorent mutuellement.

Ce soir c'est l'approche sociologique qui prévaut. Elle constate les trente non pas glorieuses mais triomphales de la Chine qui a complètement inversé son rapport à la Russie, le petit frère étant devenu le grand frère, et dès lors n'a plus qu'un rival à sa taille, en Amérique du nord. Cependant cette approche pointe, au sein de ce triomphe manifeste, plusieurs faiblesses latentes. De nature politique : la suprématie du Parti génère de la corruption. De nature économique : une production dirigée vers l'exportation crée de la dépendance. De nature écologique résultant autant du productivisme débridé que du consumérisme libéré. De nature démographique : la population vieillit. L'épisode du Covid a porté un coup sévère à l'économie, les spécialistes estiment qu'un cinquième de la jeunesse est au chômage. Le parti craint par dessus tout une crise économique qui lui ferait perdre sa légitimité. En Chine, depuis des temps très anciens, cela s'appelle le Mandat du Ciel. Lequel peut se perdre

si l'empereur s'enfonce dans les erreurs. Ce qu'annoncent des catastrophes naturelles, comme, à la fin du règne de Mao, un terrible tremblement de terre.

A l'actif de la Chine se disant toujours populaire, non seulement ses matières «rares» nécessaires dans les nouvelles technologies, mais surtout sa concentration de matière grise utilisée par un pouvoir qui allie stratégie à long terme et réactivité tactique. Impression principale laissée par la fréquentation de ce pays, à plusieurs reprises, pendant plus de vingt ans.

Au début du XIX^e Hegel, la tête philosophique de son temps, pensait que le mouvement de l'Histoire avait progressé d'est en ouest : la civilisation née en Asie s'était déplacée lentement vers l'Europe occidentale, après un long passage en Méditerranée. Terminus : Berlin. A présent ce schéma porteur d'un grand récit nous paraît non seulement eurocentré, mais obéir à une téléologie à laquelle nous ne croyons plus du tout. Le modèle hégélien que Marx reprend avec un autre contenu pose en effet une fin de l'histoire. Au XIX^e et XX^e siècle, l'histoire a servi de refuge à la métaphysique, elle a même pris une dimension religieuse dans le vécu des militants, jusqu'à ce que le socialisme réel s'effondre de l'intérieur, implose, sauf en Chine, où, s'inoculant du capitalisme, il a muté.

Aujourd'hui que la connaissance du passé, plus informée que jamais, s'élabore dans un cadre mondial, comme dit Patrick Boucheron, et récuse toute téléologie, toute prescience de la fin de l'histoire, le destin historique de la Chine demeure un de nos grands points d'interrogation. Dans un monde mondialisé, c'est-à-dire non seulement fini (Valéry), mais unifié par l'interdépendance de ses composantes. Nous sommes embarqués, disait Pascal. Un sixième des passagers sont chinois, et ils n'entendent pas se laisser transporter dans la cale du bateau.

Exposé prononcé le 7/ 5/ 2024.

Ps Lors de la discussion qui a suivi cet exposé je dois reconnaître une erreur - et l'exactitude de la remarque d'un intervenant concernant le drapeau chinois. Sa surface rouge présente dans le coin gauche en haut une grande étoile dorée que bordent quatre petites étoiles de même couleur. La grande étoile représente le parti communiste qui assure l'unité du peuple chinois. Les quatre petites sont les quatre classes composant la société nouvelle : paysans, ouvriers, intellectuels et entrepreneurs patriotes. Un symbolisme assez précis pour souligner le caractère socialiste et marxiste du régime, mais assez souple pour lui laisser du jeu, de la marge de manœuvre. Dont il a usé jusqu'à créer, et à grande échelle, cette figure historique non prévue par Marx : le milliardaire membre du parti. Rappelons que le plus proche compagnon de l'auteur du *Capital*, Engels, était le fils d'un industriel allemand ayant investi en Angleterre. Le fameux duo subversif savait de quoi il parlait.